

Bernadette Diricq

Psychoses et parentalité

Au moment d'écrire cet exposé à votre intention, c'est la parole d'un jeune adulte autiste qui m'est revenue en mémoire. Alors qu'il avait été admis dans un Foyer occupationnel pour adultes quelques mois auparavant, « A » s'était exclamé, en rencontrant une intervenante de son ancien groupe de vie pour adolescents « *C'est mon parent !!* »

Cette parole avait tant interpellée l'intervenante qu'elle nous l'avait rapportée, se demandant pourquoi « A » l'avait ainsi désignée. Ce fut l'occasion pour notre équipe de réfléchir à cette question. Qu'est-ce donc qu'un « parent » pour ce sujet psychotique autiste ? Ou encore, qu'est SON parent ? Que signifie ce vocable ? Pour autant que l'on puisse y répondre, le signifiant « parent » dont nous cherchons le signifié peut-il prendre signification pour un sujet schizophrène ou pour un sujet paranoïaque ?

Accompagnant des psychotiques de tous âges depuis plus de vingt ans maintenant, je peux affirmer que non seulement la signification si elle existe, est certes différente pour chacun d'eux, simplement inexistante même pour certains et qu'aucune généralité n'est envisageable pour cette question.

Le terme de « parent » appartient maintenant au discours courant, et s'il vient se substituer à ceux de père et de mère, il supprime rappelons-le non seulement la différenciation des sexes dans le couple parental mais aussi les fonctions respectives de la mère et du père.

Lors de sa venue à cette promenade psychanalytique en novembre 2007, Véronique Sidoit en avait largement déployé les détours et les conséquences parfois désastreuses pour l'enfant.

Je ne vais pas refaire son parcours, tout au plus vous inviter à aller relire sa présentation très complète sur le site de ce Forum si vous le souhaitez. Cependant je vais illustrer un de ces ravages car dans le même temps où je m'attachais à structurer cet exposé, je tombai sur un article de l'hebdomadaire « Le vif – l'express », article intitulé « *Les mômes jouent les caïds ?* » article certes trop bref pour un tel sujet.

L'auteur de cet article se contente en effet d'y reprendre un tableau statistique et de relever les faits. Or, parmi plusieurs situations évoquées, culmine celle d'un gamin de 8 ans. Cette situation où la place de l'enfant dans les générations n'est pas transmise, est titrée « *On joue à Papa-Maman ?* »

Et bien NON !! on ne joue pas...

Cet enfant, en effet, a assisté régulièrement aux ébats sexuels de sa mère et a eu accès à son matériel pornographique ; « *C'est donc assez naturellement, est-il noté, qu'il tente diverses pénétrations, avec des objets, sur une fillette de 5 ans* » !!! - Sont exclus de cet article, hélas, le questionnement et la recherche quant aux véritables raisons qui font d'un enfant un voyeur bien malgré lui, un partenaire, un copain, voire l'équivalent du conjoint. Quand à la conclusion finale, le thérapeute interviewé signale la nécessité de la réflexion chez les parents et celle, - tenez-vous bien - de faire comprendre à cet enfant ce qu'est le consentement... en guise de repère. !!!
Ainsi ce type de violence qui met en cause selon l'auteur, la réalité - j'ajouterais à cru, « non voilée »- mais aussi la télévision et internet, est banalisé et l'on est en droit et en devoir de s'inquiéter de l'état notre société.

Que deviendra le monde de demain où de tels actes réalisés par des mômes ne soulèvent aucune objection, aucun « dire que non ! » avant toute autre chose ? Interdire est-il aujourd'hui interdit ? Qu'au moins la psychanalyse et les psychanalystes puissent dire et se fassent entendre ...

Essayons donc de pallier à cette lacune, lors de cette promenade psychanalytique ayant pour thème « Moi et mes enfants » et quoique je risque fort ici d'enfoncer des portes ouvertes, permettez-moi de vous rappeler tout d'abord que c'est par la question de l'Œdipe, que se construit pour un enfant, le rapport complexe existant entre les diverses représentations inconscientes qui régissent les rapports du sujet à son entourage : l'imgo paternel, l'imgo maternel et celui du sujet lui-même – c'est bien pourquoi Freud parle de triangle oedipien auquel s'ajoute avec Lacan un quatrième terme qu'est le phallus manquant pour que tienne cette construction garante de désir.

Dans un deuxième temps, je montrerai combien l'absence de cette construction oedipienne est dévastatrice et fait barrage au lien social inexistant dans la structure psychotique, ce lien social décliné dans les discours adressés à l'autre de la relation et mis en équations par Lacan (séminaire XVII « L'envers de la psychanalyse, ch. V).

- **Dès 1938**, l'essai intitulé « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu » de Jacques Lacan, constitue les fondations de son enseignement futur et de ses avancées. Lacan y fait référence à Freud bien sûr, notamment comme découvreur du concept de « complexe » dans ce domaine, ainsi qu'à d'autres chercheurs tels que Durkheim pour l'excellence du terme « famille conjugale », ou Frazer qui reconnut dans le tabou de la mère la loi primordiale de l'humanité. Mais revenons à Lacan qui y signale en effet, que parmi les complexes familiaux que sont le complexe de sevrage, le complexe d'intrusion et le complexe d'Œdipe, c'est ce dernier qui « *, (...) vu le nombre de relations psychiques qu'il intéresse, s'impose ici à (son) étude, puisqu'il définit plus particulièrement les relations psychiques dans la famille humaine* »¹

Un peu plus loin, il signale que « *le désir oedipien (y) apparaît (...) beaucoup plus intense chez le garçon et donc pour la mère. D'autre part, la répression révèle, dans son mécanisme, des traits qui ne paraissent d'abord justifiables que si, dans sa forme typique, elle s'exerce du père au fils. C'est là le fait du complexe de castration* »² Importance donc dirons-nous aujourd'hui de la

fonction paternelle, celle du NdP qui désamorce et produit une coupure dans le lien duel mère-enfant, introduit la symbolisation et la dialectisation avec un autre discours que celui de l'Autre maternel.

C'est aussi par ce complexe d'Œdipe inconscient que passe la prise de conscience de l'autre génération, la deuxième génération à laquelle le sujet doit se conformer.

Simple rappel donc afin de situer le point de départ tant chez Freud que chez Lacan de cette question concernant la formation d'un sujet.

- **Aujourd'hui** (soit septante ans plus tard) nous dirons avec Freud et Lacan que c'est par le fantasme, représentation maquillée mise en avant sur la scène de la névrose, que ce complexe d'Œdipe se reconstruit dans une cure psychanalytique.

Mais il existe des sujets pour lesquels un tel fantasme n'existe pas, des sujets chez qui la réalité prend le dessus sur la symbolisation et où (cf le cas cité dans l'article du Vif-l'express) la chose se réalise bel et bien, tel un passage à

¹ Lacan J. « Les complexes familiaux » Navarin p. 49

² Ibid p. 53

l'acte dont le sujet ne peut rien dire. Se profile alors l'importance pour le psychanalyste de poser correctement le diagnostic chez les sujets qu'il reçoit et entend lors des premiers entretiens car en dépend la suite à donner dans le travail analytique.

Ainsi, parmi des paroles dites par des enfants, entre le « *Crie tant que tu veux, maman me prendra tout de même dans son lit et maman m'appartient !* » que le petit Hans de quatre ans ½ adresse à son père et le « *casse-toi, salaud ou je te bute* », très violent et cru, proféré par un gamin de 11 ans à l'encontre de son géniteur, la distinction est évidente ; de part l'âge du sujet d'abord, ensuite par le fait que dans le cas de Hans, cette scène colérique qui se produit quasi chaque matin et qui est ramenée à Freud par le père de l'enfant, cette scène donc trouve son prolongement dans le fantasme des deux girafes « *pensé* » par le petit Hans³.

Ce fantasme de défi lancé au père où, si vous vous en souvenez, Hans s'assoit sur la petite girafe en papier tandis qu'il chiffonne la grande ... ce fantasme donc est relié à la satisfaction d'avoir triomphé de la (faible) résistance paternelle. Chez ce petit de quatre ans ½, ce fantasme fait suite à l'angoisse de castration qui est première par rapport à l'apparition du symptôme phobique dont le but est de localiser cette angoisse insupportable pour le sujet. Les fantasmes s'élaborant successivement et les autres tensions rencontrées en analyse, se présentent donc comme des éléments du discours où la question du Che vuoi ? et celle du « Que suis-je là ? » s'articulent dans l'Autre, lieu de la parole. Ces phénomènes s'ordonnant dans les figures du discours prennent fixité de symptômes lisibles, déchiffrables et qui dès lors deviennent possibles à cerner, voire à déplacer.

C'est pour cette raison que, comme Freud le stipulait :

« *Wo es war, soll Ich werden* »,

soit, « *Là où c'était (oublié-refoulé), JE doit advenir* »

« *Le sujet adviendra au fur et à mesure que le jeu des signifiants va le faire signifier et c'est comme vivant qu'il jouera le jeu en se servant des figures imaginaires nombreuses* »⁴.

³ Freud S. « Les cinq psychanalyses » PUF p.116

⁴ Quarto n° 26 (édition papier) : Diricq B. : « A propos de l'objet phobique » p.16 - Exposé intercartels de Mons 1986 (ECF Belgique)

Dans le second cas par contre, le langage cru de l'enfant de onze ans, fait aussitôt suspecter la psychose qui doit alors être étayer si cette structure s'avère être celle du sujet; car l'intervention de l'analyste ne peut être la même.

Sans résistance aucune et sans retenue chez ce sujet, sans refoulement, le complexe d'Œdipe reste ouvert sur une menace réelle, castratrice, sans élaboration ni solution symboliques et on ne peut pas parler ici d'inconscient névrotique ; il s'agit plutôt là d'un « inconscient à ciel ouvert » comme le dit Lacan. La grande réalité, l'effarante crudité du langage dans la psychose va jusqu'à enchaîner les paroles pesantes et menaçantes à des actes violents là où ça jouit à travers le sujet psychotique ; chez d'autres, ce sont des paroles impudiques, souvent ironiques voire dans certains cas des paroles délirantes ou encore des hallucinations auditives qui font retour dans le Réel porté au premier plan de la scène.

Mais revenons à notre question : Quelle parentalité en psychoses ?

Quelques vignettes cliniques⁵ illustreront la façon dont se présente dans le langage du sujet psychotique, en fonction du type de psychose cette notion de parentalité ou, si vous le permettez la manière dont un sujet psychotique appréhende la mère et le père dans leur individualité et non comme couple parental.

- Dans le cas **B**, le sujet est atteint d'autisme secondaire. Alors dans une relation symbiotique à la mère il s'est empêtré dans le complexe d'intrusion à la suite de la naissance d'un frère lorsqu'il avait deux ans ; ce sujet qui a cependant évolué dans une relation à l'autre qui certes reste fragile et précaire, est à ce jour confronté à une pulsion agressive entraînant le rejet dès que quiconque, autre que l'Autre primordial, y compris le père géniteur « se mêle » d'intervenir dans ses « affaires ». Nous dirons aussi que la mère est tuteur de ce sujet, tel le tuteur soutenant la jeune tige d'une plante dans une unicité hors de laquelle le sujet, à l'heure actuelle, risque de se replier dans son autisme.
- Dans la vignette suivante, **C** est un sujet schizophrène caractérisé par son ironie et le fait que chaque mot de l'Autre est pris à la lettre. Aucune parole dite n'est du semblant. Toute intervention extérieure doit donc en tenir compte.

⁵ NB : Ces vignettes reprenant les paroles dites par les sujets ne sont pas retranscrites ici pour raisons éthiques. Notons cependant que c'est au cas par cas que toute intervention se fera et qu'une réponse à notre question concernant la psychose « Un père, une mère, quels parents ? » sera ainsi donnée pour un sujet en particulier ; Seuls quelques traits seront ici évoqués et le tableau qui suivra donnera pour chaque type évoqué de psychoses une réponse qui est fonction du sujet repris dans chacune des vignettes.

Le sujet est dans ce cas entièrement dépendant de l'objet « voix » porteur des signifiants de l'Autre maternel. Et la mère de C est sa prothèse, béquille du sujet, prolongement de son enveloppe corporelle. Quant au père, il est forclos dans sa fonction symbolique et n'existe que comme père réel et imaginaire, trompeur de ne pas avoir tenu parole lors d'une réponse donnée à son fils. Il est aussi autre du miroir i(a), sur lequel le sujet C se projette, comme pour excuser ses propres bêtises incontrôlables.

- Pour le sujet **D** enfin, jeune sujet paranoïaque pour qui la faute est irrémédiablement chez l'autre et où la jouissance est au lieu de l'Autre, le père est, dans son « discours » délirant, désigné par lui comme le Maître absolu, Maître du monde... et tenter de le contredire est non seulement voué à l'échec mais met à mal la poursuite du travail. La mère quant à elle, est la seule femme qui vaille, LA femme toute. Notons cependant qu'un accompagnement particularisé comme dans chacun des cas cités, a permis que ce jeune, alors adolescent, lors d'un entretien mémorable avec la mère, prenne conscience d'une réalité jusque là déniée de ses propres erreurs, une parole de sa mère l'ayant « barrée » aux yeux de son fils. Son comportement vis à vis des femmes en général s'est dès ce moment modifié permettant une suite du travail acceptable avec ce sujet.
- Enfin, revenons à **A**, ce sujet adulte autiste primaire par qui j'ai ouvert cet exposé et dont la mère se fait aujourd'hui inexistante, habitant à des centaines de kilomètres, le laissant au Foyer.

Du père de « A », il n'a jamais été question ... Cette inexistence tant dans les faits que dans le discours de la mère a laissé le sujet aux prises avec son Autre primordial durant la petite enfance. Le père forclos est parmi d'autres éléments probables en cause dans la survenue des angoisses et l'attitude de ce sujet ainsi que dans la détermination de sa structure. Aussi, pouvons nous avancer que lorsqu'il rencontre inopinément l'intervenante de la première institution, « A » la considère et dès lors la désigne comme étant **SON parent**.

La bienveillance avec laquelle, durant toutes ces années passées dans la première institution, cette intervenante était la référente de « A », et l'accompagnement avec lequel elle le prenait en charge parvenait à l'apaiser lorsque les angoisses l'envahissaient. C'est par le travail basé au départ sur son intérêt personnel pour les bandes dessinées qu'elle réussit alors à l'intéresser à son tour à une BD où il

repérait la figure du capitaine Haddock proférant ses injures ou celle de Tintin moralisateur. Il les découpait aussitôt pour s'en faire un talisman qu'il enfouissait dans sa poche, ... C'était là une trouvaille originale pour aider ce sujet à se séparer de l'Autre intrusif qu'étaient probablement ses proches pour ce sujet autiste. Et ce dernier point nous conduit à définir au plus juste ce qu'est **un parent**, celui-là dont « A » s'approchait au mieux pour l'avoir expérimenté à sa façon.

Ainsi dans la **névrose**, le parent qu'il soit père ou mère avec leur fonction respective, est-il « UN » qui **aide** l'enfant **à se séparer réellement** de ce corps maternel jouissant d'un autre corps et **symboliquement** du discours de l'Autre primordial, par la voie du désir inhérent à l'interdit de l'inceste qu'est la première Loi de l'humanité, celle dont dépendent toutes les autres. Et je me plais à reprendre la conclusion que je donnai lors d'une conférence à Lille sur la condition nécessaire quand au désir d'être mère :
« Mère et Père, ensemble – barque et moteur en action – deviennent ainsi des « passeurs » pour l'enfant, le faisant traverser de la rive de la jouissance sensuelle à celle de la tendresse, de l'amour comme sublimation du désir et donc de la culture⁶»⁷.

C'est à ce prix que l'enfant ordinaire ou névrosé fera son entrée dans la demande de l'Autre et à l'autre et dans un discours faisant lien social, comme \$ en quête de son objet (a) cause du désir ; tous deux sont présentés dans le mathème du fantasme écrit par Lacan $\$ \diamond a$, ce fantasme duquel le sujet trouve sa position de Jouissance socialisée et qui est soutien du désir.

Telles seraient la fonction des parents : « **aider à se séparer** » et ma définition de la **fonction de parentalité...**

Vous trouverez un tableau récapitulatif page suivante.

⁶ Référence de J. Lacan à La Rochefoucault comme quoi « il ne serait pas question d'amour s'il n'y avait pas la culture »... dans le Séminaire Livre X, « L'angoisse », séance 14

⁷ Famille, je vous aime,hais,ai : Diricq B. « Devenir mère, un désir sous condition »p.11 - Cf tenue à Lille, juin 2004.

Tableau récapitulatif :

P a r e n t a l i t é ?

Psychoses		Mère	Père	Substitut (intervenant - éduc. - institution)
Autisme	sujet A	—	—	MON parent
Autisme Secondaire (parfois appelé schizophrénie suivant évolution)	sujet B	Tuteur	NdP forclos Père : Intrus	
Schizophrénie	sujet C	Prothèse, béquille, prolongement de l'enveloppe corporelle	NdP forclos, Père : i(a) Trompeur	
Paranoïa	sujet D	LA Femme- toute	NdP forclos, « Le Maître absolu »	
Névrose	Enfant sorti de l'Œdipe	f (parentalité) = Passeur «Aide à se séparer »	f (parentalité) = Passeur «Aide à se séparer »	